# L'HÉROISME HELVETIQUE, OU LA SUISSE SAUVÉE.

Piece en un acte & en vers.

*PAR M. DEJEAN LEROY, Comédien Français.*




A NEUCHATEL,

De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXXVII.

## *PERSONNAGES,*

GUESSLER, Gouverneur pour l'Empereur.

GUILLAUME TELL.

Madame TELL.

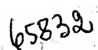
UN GEOLIER.

UN SUISSE.

L'ENFANT DE TELL.

GARDES, SOLDATS ET PEUPLES.

*La ſcene ſe paſſe dans une ſalle du château où réſide Gueſsler.*



# L'HÉROÏSME HELVÉTIQUE, OU LA SUISSE SAUVÉE.

## SCENE PREMIERE.

*Mad. Tell, Guessler.*

*Mad. Tell.*

De grace révoquez un arrêt qui m'accable.

*Guessler.*

Vous me priez en vain ; il est irrévocable.

*Mad. Tell.*

Non, vous ne serez point insensible à mes pleurs ;
Et vous aurez pitié de mes vives douleurs.

*Guessler.*

Non ; Tell le subira.

*Mad. Tell.*

Vous me déchirez l'ame.

*Guessler.*

Vous pouviez aisément le prévenir, madame.
Vous avez rejeté mes vœux, mes sentimens :
Pourquoi donc céderois-je à vos gémissemens ?
Il en est tems encore : acceptez mon hommage ;
Je pourrai de vos pleurs écouter le langage.
Mais si vous persistez toujours dans vos refus,
Tous vos gémissemens deviendront superflus,

*Mad. Tell.*

Votre hommage, cruel ! pour ſuivre votre envie
Il me faudroit couvrir d'opprobre & d'infamie !

*Gueſsler.*

Un divorce permis par la loi n'a jamais
Produit en ces cantons de ſemblables effets.
Et d'ailleurs, fût-il vrai qu'une tache cruelle
Vous eût fait regarder comme une criminelle,
Je penſe, ſi de moi je ne ſuis trop épris,
Que pour moi vous pouviez affronter le mépris.
Mais le don de ma main, que j'ai voulu vous faire,
Vous auroit diſculpée aux regards du vulgaire.

*Mad. Tell.*

Je le ſais, votre main ſans doute honorera
Celle à qui votre cœur, ſeigneur, la donnera ;
Mais puis-je l'accepter ſans me rendre coupable
De l'infidélité la plus impardonnable,
Et ſans bleſſer les loix que preſcrit la pudeur ?
Eh ! qui peut les bleſſer ſans ſe perdre d'honneur ?
Eſt-il dans l'univers, j'en appelle à votre ame,
Quelque choſe qui puiſſe excuſer une femme
Dont le coupable cœur, ſéduit ou corrompu,
Oſe enfreindre les loix d'une telle vertu ?
Ah ! ſeigneur, ſi l'on voit dans tout le pays Suiſſe,
Nos peres avec ſoin, par un doux exercice,
Tranſmettre à leurs garçons cette mâle vigueur
Qui juſques à préſent leur a fait tant d'honneur,
Chaque mere, prenant ſon époux pour modele,
A ſes filles inſpire, avec le même zele,
La pureté des mœurs, l'amour de tout devoir.
Seigneur pour s'en convaincre il ne faut que vouloir.
Oui, je le dis tout haut, ce ſont ces vertus rares
Qui nous ſont diſtinguer des nations barbares,
Qui nous font admirer des vulgaires humains,
Et qui nous font chérir de tous les ſouverains.
D'ailleurs pour mon époux, vous le dirai-je encore ?
Je vous ai déjà dit, ſeigneur, que je l'adore.

Si la peur de sa mort me pouvoit arracher
Le criminel aveu que vous venez chercher,
Votre délicatesse auroit-elle des charmes
A s'abreuver, seigneur, sans cesse de mes larmes?
Eh! ne vaut-il pas mieux abandonner un cœur
Qu'on devroit à la force ou bien à la terreur?
Oui, si pour garantir Guillaume du supplice,
Il vous falloit, seigneur, cet affreux sacrifice,
J'ose vous l'assurer, n'en soyez point surpris,
Mon cœur n'auroit pour vous que haine & que mépris;
Au lieu que vous pouvez, par un trait magnanime,
Me rendre mon époux & gagner mon estime.
Ah! vous êtes, seigneur, trop généreux, trop grand
Pour ne pas préférer ce dernier sentiment.
La générosité, l'honneur, tout vous convie
A rendre à mon époux la liberté, la vie.
Oui, vous me le rendrez, seigneur, dès aujourd'hui,
Ou bien vous me verrez m'immoler avec lui.

*Guessler, avec un sourire amer.*

Madame, vous pouvez contenter votre envie;
Je ne vous presse point de tenir à la vie.
Si la mort en effet a pour vous des appas,
Mourez, vous êtes libre, & ne vous gênez pas.

*D'un ton sérieux.*

Quoiqu'ici vous soyez soumise à ma puissance,
Je ne vous ferai pas la moindre violence.
C'est vous montrer assez ma magnanimité,
Ma modération, ma générosité.

*Mad. Tell.*

Quoi! le grand se dit donc vertueux, magnanime,
Parce que par hasard il s'abstiendra d'un crime?
Quelle vertu, grand Dieu! quelle morale, ô ciel!

*Guessler, avec humeur.*

Madame, finissons un discours éternel.

*Mad. Tell.*

Puisque je ne saurois dire un mot qui vous touche,

Et que vous prescrivez le silence à ma bouche ?
Je ne vous presse plus, je me tais, je le doi.

*D'un ton très-timide.*

Mais puis-je demander une grace pour moi ?

*Guessler.*

Pourquoi paroissez-vous timide, chancelante ?

*Mad. Tell.*

La crainte d'un refus me rend toute tremblante.
Dites, puis-je parler ?

*Guessler.*

Voyons, que voulez-vous ?

*Mad. Tell.*

La joie & la douleur d'embrasser mon époux.
Ah ! m'accorderez-vous une faveur si chere ?

*Guessler.*

Je ne refuse point de grace aussi légere.
Voyez-le, parlez-lui, j'y consens, je le veux ;
Et si vous voulez même, expliquez-lui mes vœux.
Vous pouvez ajouter, & je vous y convie,
Qu'il ne tenoit qu'à vous de lui sauver la vie,
De le faire sortir de ce séjour d'horreurs,
Et le faire monter au faîte des grandeurs.
Oui, si de votre foi Guillaume vous dispense,
Il peut être assuré de ma reconnoissance.
Si la seconde place auprès de l'empereur
Pouvoit flatter son ame, ou charmer son grand cœur,
Il est sûr de l'avoir ; & vous pouvez lui dire
Qu'il peut être après moi le premier de l'empire.
On sait que l'empereur approuve mes bienfaits,
Et que je peux tenir tout ce que je promets.
Vous ne risquez donc rien de lui dire, madame,
Que je saurai remplir les desirs de son ame,
Pourvu qu'en vous cédant à mes vœux les plus doux,
Il brise les liens qui le font votre époux.
Mais aussi dites-lui, que dans le cas contraire
Il expose sa tête à toute ma colere ;
Que si par lui mes vœux sont trahis ou déçus,

Un échafaud sera le prix de ses refus.
Pour vous sans doute on peut sacrifier sa vie ;
Mais contraint à choisir entre l'ignominie
Et l'éclat des grandeurs, je ne présume pas
Que Tell sans balancer ne cede vos appas.

*Mad. Tell.*

Ne vous en flattez point : s'il faut ce sacrifice,
Vous le verrez courir de lui-même au supplice ;
Et tout républicain des louables cantons
Rejeteroit au loin vos propositions.
Ne connoissez-vous pas la devise du Suisse ?
Toujours ami du vrai, détester l'artifice,
D'un œil républicain regarder les grandeurs ;
Servir les potentats sans briguer leurs faveurs ;
Etre fier sans orgueil, succomber sans bassesse ;
Chérir la liberté, l'aimer avec ivresse ;
Défendre tous ses droits au péril de ses jours ;
A tous les malheureux accorder du secours ;
Affronter les dangers & mépriser la vie,
S'il faut la conserver par quelque perfidie ;
Etre enfin des vertus le plus ferme soutien.
Tel est celui qu'on nomme à bon titre Helvétien.
Et tel est mon époux, puisqu'il faut vous le dire !
Jugez après cela si l'on peut le séduire.

*Guessler.*

Faites toujours à Tell l'aveu que je prescris.
Peut-être pour la gloire il a moins de mépris
Que vous ne le pensez ; & l'amour de la vie
Se réveille à l'aspect de sa pâle ennemie ;
La faux de celle-ci sut toujours ébranler
Le plus ferme courage & le faire trembler.
Ne vous y trompez point, du couchant à l'aurore
Nul mortel sans pâlir n'a pu la voir encore.
Par mon ordre à l'instant la prison va s'ouvrir,
Après à votre gré vous y pourrez courir.
Mais si de votre époux vous aimez la personne,
Profitez du conseil que ma bonté vous donne.

## SCENE II.

*Mad. Tell seule.*

AVEC quelle arrogante & fiere impunité
Le crime insolemment parle à la probité !....
Mais quel soupçon cruel m'agite & me transporte !
Il va de la prison, dit-il, ouvrir la porte.
Ne va-t-il pas plutôt par un cruel détour,
Abusant mon esprit & flattant mon amour,
En couvrant ses discours de ce lâche artifice,
Envoyer à l'instant mon époux au supplice ?
Ciel ! que n'ai-je flatté d'un espoir séducteur
Les desirs effrénés de ce perfide cœur !
Ah ! si je l'avois fait, j'eusse eu le tems peut-être,
D'informer nos amis des desseins de ce traître,
Et soudain en ces lieux on les eût vu courir
Défendre mon époux, le sauver ou mourir.
Mais s'il faut qu'aujourd'hui Guillaume Tell périsse,
C'en est fait pour jamais de la liberté suisse :
Il en fut de tout tems le plus solide appui ;
Et si celui-ci meurt, elle meurt avec lui....
Courons & faisons luire un rayon d'espérance
Dans l'ame du tyran, avant que sa vengeance ;
Dont la coupable main forge le trait mortel,
Ait encore eu le tems de le lancer sur Tell.
Oui, courons.... Arrêtons. Par une perfidie,
De Guillaume en ce jour j'acheterois la vie !
Il me désavoûroit ; périssons avec lui
Avant que d'employer l'artifice aujourd'hui.
Oui, sans doute il vaut mieux qu'avec lui je périsse
Plutôt que d'employer le plus mince artifice.
Mais voici le tyran.

## SCENE III.

[*Mad. Tell*, *Guesler.*

*Guesler.*

Guillaume va venir.

Madame, vous pourrez le voir l'entretenir.
Vous le verrez ici. Pour votre ame ſenſible
L'aſpect d'une priſon deviendroit trop horrible.
Songez que quand de vous Tell ſe ſéparera,
Dans le même moment, madame, il jouira
De cette liberté ſi chere dans la Suiſſe,
Ou bien qu'il périra par le dernier ſupplice.
Vous allez à l'inſtant décider de ſon ſort ;
Vous tenez en vos mains & ſa vie & ſa mort.
S'il périt, n'imputez qu'aux rigueurs de votre ame
L'horreur de ſon deſtin. Je ſors : adieu, madame.

## SCENE IV.

*Mad. Tell, le Geolier.*

*Le Geolier, entrant de l'air d'une perſonne qui cherche quelqu'un.*

*( à part. )*

Je l'apperçois, c'eſt elle ; oui, ma foi, la voilà.
*( à la cantonnade. )*
Monſieur mon priſonnier, un moment reſtez là.
Je vais conter ici mon amoureux martyre,
Et vous n'avez que faire à ce que je veux dire.
*( à Mad. Tell. )*
Madame, à ce qu'on dit, votre époux va mourir :
Pour vous en conſoler, je viens pour vous offrir
Un beau garçon, bien fait, de ſuperbe encolure,
Gai, vif, alerte, fort, d'agréable figure,
Que les belles toujours trouvent de bon aloi.
Voulez-vous ſavoir qui, madame Tell ? C'eſt moi...
Vous froncez le ſourcil ; je vois à votre mine
Que vous me refuſez & faites la mutine.
Eh bien, pour vous apprendre à m'oſer refuſer,
Je vais ſur votre bec appliquer un baiſer.

*Mad. Tell, le repouſſant.*

Inſolent, vous oſez ? . . .

*Le Geolier.*

Infolent ! Bon, ma chere.
J'aime ce doux propos.

*Mad. Tell.*

Redoutez ma colere.

*Le Geolier.*

Encore quelqu'injure, une tape, un fouflet,
Et vous allez me rendre amoureux tout-à-fait.

*Mad. Tell.*

Allons, retirez-vous.

*Le Geolier.*

Ce n'eft pas là mon compte.
Auparavant, la belle, il faut que je vous conte
Tout ce que j'ai dans l'aile, & ce que vos beaux yeux
Ont mis dans cet inftant dans mon cœur amoureux.
Ecoutez. Monfeigneur de Guefsler, notre maître...

*Mad. Tell.*

Ah ! ne me parlez point, s'il vous plait, de ce traître.

*Le Geolier.*

Parlons donc de moi feul ; oui, vous avez raifon.
Celui dont vous voulez que je taife le nom,
Détefte votre époux ; il veut le faire pendre ;
Et moi, fi vous voulez, je m'offre à vous le rendre.

*Mad. Tell.*

Ciel ! vous me rendriez ce fervice important ?

*Le Geolier.*

Pourvu que vous vouliez, à la charge d'autant,
Me payer de mes foins. Vous le favez, je penfe :
Tout fervice rendu vaut une récompenfe ;
Et je ne prétends pas vous le rendre pour rien.

*Mad. Tell.*

Je puis vous affurer que Tell vous paira bien.

*Le Geolier.*

Tell ? oh ! non, Tell n'a rien qui pût flatter mon ame.
Vous feule me pouvez fatisfaire ; madame ;
Et Tell voudroit en vain....

*Mad. Tell.*

Je ne vous entends point.

*Le Geolier.*

Je vais plus clairement m'expliquer sur ce point.
Charmé de vos appas, j'ai mis dans ma caboche,
Car je n'ai pas toujours mon esprit dans ma poche,
Que vous pourriez fort bien écouter mon amour,
Et pour prix de mes soins m'accorder du retour.
Eh bien! comprenez-vous ce que je vous demande?

*Mad. Tell.*

Oui, monstre! je t'entends; porte ailleurs ton offrande.

*Le Geolier.*

Monstre! ah, le joli nom que vous me donnez là!
Oh! si vous ajoutez perfide, & *cetera*,
Et puis encor cruel, barbare, ingrat, infame,
Vous me chatouillerez le robinet de l'ame.

*Mad. Tell lui lance un regard sévere.*

Ce coup-d'œil est encore excellent, sur ma foi.
Vous allez tout-à-l'heure être folle de moi:
Allons, embrassons-nous.

*Mad. Tell.*

Finissez, je vous prie.
Votre ton goguenard me fatigue & m'ennuie.
Vous auriez dû plus tôt vous en appercevoir;
Et si vous persistez, je vous ferai bien voir
Que si j'instruis Guessler de votre impertinence,
Vous en aurez bientôt la juste récompense.

*Le Geolier.*

En instruire Guessler? Mais, à vous parler net,
Vous vous conduiriez là contre votre intérêt.
Je vais vous le prouver, si vous voulez m'entendre,
Car je peux aisément vous le faire comprendre.
Guessler, de vos attraits amoureux & jaloux,
Vous veut absolument priver de votre époux;
C'est un goulu fieffé qui vous veut toute entiere;
Moi, moins gourmand que lui, je prétends au contraire,

Satisfait des bontés qu'on accorde à l'ami,
Vous fournir les moyens d'avoir votre mari.

*Mad. Tell.*

J'aurai deux hommes donc ? Scélérat! monſtre horrible!

*Le Geolier.*

Abondance de bien ne fut jamais nuiſible.

*Mad. Tell.*

Retirez-vous, vous dis-je, & fuyez à l'inſtant,
Ou ſans vous écouter je vais dans le moment
Raconter à Gueſsler votre offre téméraire.

*Le Geolier.*

Malpeſte ! allons - nous - en, elle pourroit le faire,
Et par un bon frater je me verrois tondu.
Adieu donc : votre époux ſera bientôt pendu.

## SCENE V.

*Mad. Tell. Guillaume Tell.*

*Mad. Tell.*

DANS quel état te vois-je, ah, cher époux !

*G. Tell.*

Ma femme,
Sous le poids des douleurs n'accable point ton ame.
Garde d'y ſuccomber ; tu dois plutôt ſonger
A ſurvivre à ma mort, afin de la venger.
Vas, dès que mes amis en auront connoiſſance,
Tu les verras, crois-moi, s'armer pour ma vengeance.

*Mad. Tell.*

Tu crois qu'ils s'armeront ? Ah ciel, que me dis-tu !
Leur courage ſera par ta mort abattu.
Hardi par ton trépas, dans toute l'Helvétie,
Le tyran va ſans frein exercer ſa furie ;
Et les Suiſſes bientôt ſe verront en tous lieux
Contraints de ſe courber ſous ſon joug odieux.

*G. Tell.*

Sous le faix du malheur ton ame anéantie
Te fait en ce moment insulter ta patrie.
Augure, augure mieux de tes concitoyens;
Juge leurs sentimens par les tiens & les miens.
Ah ! par ma mort plutôt ranimant leur courage,
Les Suisses briseront le frein de l'esclavage.
Pas un ne l'apprendra sans cette émotion
Qu'inspirent la vengeance & l'indignation.
Crois que s'ils connoissoient mon destin & ta peine,
Ils accourroient bientôt & briseroient ma chaîne;
Tu verrois un chacun se disputer l'honneur
De frapper le tyran, de lui percer le cœur....
Mais nous perdons le tems en de vaines paroles.
Sans plus nous arrêter à des discours frivoles,
Va trouver mes amis, instruis-les de mon sort.

*Mad. Tell.*

Eh ! pendant ce tems-là la plus honteuse mort...

*G. Tell, très-vivement.*

Un opprobre vengé facilement s'efface.
Mais songe que le tems rapidement se passe;
Cours, assemble le peuple, & montre-lui ton fils.
En t'adressant à tous, dis-leur, " ô mes amis!
L'enfant que vous voyez, hélas ! n'a plus de pere.
Vous voyez à vos pieds sa malheureuse mere,
Qui se voit aujourd'hui sans appui, sans secours;
Par la main des bourreaux Tell a fini ses jours.
De tout tems ennemi d'un hontenx esclavage,
Au chapeau du tyran il refusa l'hommage;
Le traître n'osa pas l'attaquer devant vous;
Dans un piege perfide il surprit mon époux.
Tell qui jamais ne sut soupçonner l'artifice
Dans ceux qui sont chargés de rendre la justice,
Croyant que les mortels pensoient tous comme lui,
Et toujours par son cœur jugeant du cœur d'autrui,
Se rendit au château sans nulle défiance;
Le tyran le voyant sans armes, sans défense,
Saisit l'occasion, & sans plus hésiter

Par ſa garde à l'inſtant il le fit arrêter ;
Et conſommant enfin ſa barbare injuſtice ;
Il le vient d'envoyer au plus affreux ſupplice.
Guillaume Tell eſt mort, il eſt mort, mes amis ;
En vous recommandant ſon déplorable fils.
Hélas ! ayez pitié de ſes jeunes années.
Daignez le protéger contre les deſtinées.
Pour le ſalut public mon époux a péri,
Suiſſes ! laiſſerez-vous ce trépas impuni ?
Ah ! ſi vous le laiſſiez, la liberté publique
Succomberoit bientôt ſous le joug deſpotique....
Mais je vois dans vos yeux briller votre courroux.
Chers amis ! qu'à ſon tour ſuccombant ſous nos coups,
Le barbare Gueſsler, par un juſte ſupplice,
Apprenne à redouter les enfans de la Suiſſe. „
Embraſſe-moi, ma femme & reçois mes adieux.
L'eſpoir d'être vengé me rend moins malheureux.

## SCENE VI.

*Mad. Tell, Gueſsler, Guillaume Tell, Gardes de Gueſsler.*

*Gueſsler.*

PEUT-ON en ce moment apprendre ſi la vie
Du fier Guillaume Tell ſeroit encor chérie ?
Tu la peux obtenir des bontés de Gueſsler.
Réponds donc ; tu te tais : ne ſaurais-tu parler ?

*G. Tell.*

Je te mépriſe trop pour daigner te répondre.

*Gueſsler, à part.*

Quelle audace !... bientôt je ſaurai la confondre.
(*haut.*)
Sais-tu que d'un ſeul mot je peux t'anéantir,
Et de ton fol orgueil te faire repentir ?

*G. Tell.*

Toi, barbare ?

*Guesſler.*

Eſt-ce ainſi que l'on parle à ſon maître?

*G. Tell.*

Toi, mon maître, tyran! Qui, toi, vil traître!

*Guesſler.*

Traître?

*G. Tell.*

M'aurois-tu vu jamais entrer dans ta priſon,
Si tu n'euſſe employé l'art de la trahiſon?

*Guesſler.*

Je ſaurai rabaiſſer cette fiere arrogance
Par l'aſpect des tourmens qu'apprête ma vengeance.

*G. Tell.*

Tu peux me bourreler; mais je te ferai voir
Que me faire fléchir n'eſt pas en ton pouvoir.

*Guesſler.*

Tu voudrois te targuer d'une vertu romaine:
Va, crois-moi, de ce ſoin épargne-toi la peine;
Cette grandeur éteinte étoit bonne autrefois,
Et du tems qu'à ſon char Rome enchaînoit les rois.
Cette vertu jadis louée en Italie,
Seroit d'un ridicule affreux en Helvétie.
Chaque peuple à ſon ſort doit céder & fléchir;
Les Romains commandoient, vous devez obéir.

*G. Tell.*

Pour nous faire obéir il faut faire un miracle;
Pour l'opérer il faut lever plus d'un obſtacle,
Que jamais nul tyran, quoi qu'on oſe tenter,
Ne pourra, j'en réponds, vaincre ni ſurmonter.
Autant que les Romains nous déteſtons un maître.
Si quelqu'autre Céſar prétendoit nous ſoumettre,
Sans vouloir nous targuer des romaines vertus,
Chaque famille ici fourniroit ſon Brutus.
Ainſi prépare-toi, ſi tu chéris la vie,
A repouſſer les traits qu'aiguiſe l'Helvétie.
Crois que dès que ta main aura verſé mon ſang,
J'aurai, pour me venger & te percer le flanc,

Autant d'hommes qu'on voit de Suiſſes ſur la terre?

*Gueſsler.*

Ah! oui, oui! repais-toi d'une vaine chimere.
La reſſource du foible en ſes afflictions
Eſt de pouvoir vomir des imprécations.
Quand il en ſera tems ils porteront mes chaînes;
Je ne les crains pas plus que tes menaces vaines.

*G. Tell.*

Si tu ne les crains point, pourquoi ne fais-tu pas
Dans la ville d'Uri préparer mon trépas?
Lorſque d'un peuple on peut réprimer la puiſſance,
On punit en public une publique offenſe.
Le lâche ſe conduit comme tu te conduis.
Pourquoi, pour m'entraîner dans l'abyme où je ſuis,
As-tu de l'artifice employé la manœuvre,
Si tu ne craignois rien?

*Gueſsler.*

Moi! j'aurois mis en œuvre
L'artifice, quand tout obéit à mon nom?

*G. Tell.*

Ah, tyran odieux, oſes-tu dire non?
Toi-même n'es tu pas chez moi venu me dire:
„ Guillaume, mon ami, Guillaume, je t'admire.
Que tu mérites bien d'être républicain!
Ecoute: je naquis ſujet d'un ſouverain
Qui voudroit ſous le joug d'un pouvoir deſpotique
Anéantir les droits de votre république.
Pour cela l'empereur m'ordonna de venir.
Quand un maître commande, on doit lui obéir.
Je l'ai dû, je l'ai fait, & par ma tyrannie
J'ai long-tems à regret déſolé ta patrie.
D'un maître aveuglément s'il faut ſuivre les loix,
Tout bon républicain doit défendre ſes droits.
J'ordonnai, pour vous mieux ſoumettre à l'eſclavage,
Que tous à mon chapeau vous rendiſſiez hommage.
Toi, tu l'as refuſé. Nous avons donc fait voir

Que

Que tous deux nous avons rempli notre devoir;
Mais enfin il eſt tems que tout ceci finiſſe.
Rendons, ami, rendons le repos à la Suiſſe.
Mon cher Guillaume, il faut m'aider en ce deſſein.
Viens chez moi, me dis-tu; là, libre, dans ton ſein
J'épancherai bien mieux ce que mon cœur enſere;
Nous dreſſerons enſemble un verbal ſalutaire
Et circonſtancié des perſécutions
Dont j'ai fait trop long-tems gémir vos nations.
Il faut qu'à l'empereur toi-même tu l'écrives,
Que tu faſſes de moi les plaintes les plus vives,
Avec menace encor d'attenter à mes jours,
Si de mes cruautés il n'arrête le cours.
Puis tu feras ſigner ce verbal politique
Par les plus valeureuxx de votre république.
Je peux te garantir, que dès que l'empereur
Recevra cet écrit, il changera d'humeur;
Qu'abjurant à l'inſtant ſes deſſeins tyranniques,
Il m'enverra ſoudain des ordres pacifiques.
Mais il faut l'aſſurer de votre attachement.
Pour prouver votre zele & votre dévoûment,
Sans rien craindre offrez-lui l'un de vous pour otage.
Je réponds qu'il ſera flatté de cet hommage,
Et qu'étant convaincu de votre intention,
Il me fera ceſſer la perſécution. „
N'as-tu pas eu l'audace ou plutôt la baſſeſſe
De prendre pour garant de ta fauſſe promeſſe
Tout ce que les mortels ont toujours révéré,
Et ce qu'en tous les tems ils ont de plus ſacré?
Eſt-ce de l'artifice une preuve aſſez claire?
Voudrois-tu par haſard ſoutenir le contraire?
Ou ſerois-tu plutôt aſſez audacieux,
Aſſez fourbe, aſſez faux pour nier à mes yeux
Ce que je viens de dire? On peut aſſez le croire.
Dans l'art ſeul de tromper ceux qui mettent leur gloire,
Les lâches impoſteurs, dans leur cœur corrompu

N'ont jamais pressenti l'ombre d'une vertu.

*Guessler.*

Va, très-facilement je pourrois te répondre ;
Je pourrois même encore aisément te confondre ;
Mais sans prétendre rien t'avouer ni nier,
Je ne chercherai point à me justifier.
Ne pense pas pourtant que mon ame timide
Eût pu craindre des tiens la vengeance homicide.
Un mot va te prouver que je n'ai rien craint d'eux.
Aurois-je fait venir ton épouse en ces lieux,
Si je les eusse craints ?

*G. Tell.*

Crois-tu donc que je pense
Que tu puisses par-là me prouver ta prudence ?
Tu prouves seulement que Dieu sait dans ses laçs
Fourvoyer quand il veut l'ame des scélérats.

*Guessler.*

Ma bonté t'enhardit ; crains qu'elle ne se lasse,
Et songe que je peux réprimer ton audace.

*G. Tell.*

Je te l'ai déjà dit, tu peux par les tourmens
Te convaincre si j'ai de fermes sentimens,
Et me faire subir le plus cruel supplice.
Mais tu ne peux, tyran, faire trembler un Suisse.

*Guessler, à part.*

C'est ce dont nous allons nous assurer bientôt.
(*haut.*)
J'ignore si tu sais que j'ai voulu tantôt
Oublier ta fierté, la laisser impunie,
Te rendre à tes parens & t'accorder la vie.
Si ta femme eût voulu se séparer de toi
Et contracter ensuite un hymen avec moi,
Sans rien examiner, je t'aurois laissé vivre :
Son obstination & son refus te livre
Au trépas qui t'attend.

*G. Tell.*

As-tu cru que pour toi,

Mon épouse voudroit se séparer de moi ?
Crois que les sentimens que nourrissent nos femmes
Sont aussi purs que ceux qui regnent dans nos ames.

*Guessler.*

Je m'en vais te prouver que je suis généreux
Autant que tu prétends paroître valeureux.
Sans aucun intérêt & sans nul sacrifice,
Je veux non seulement t'exempter du supplice,
Mais te rendre à ta femme en t'accordant le jour.

*Mad. Tell.*

Qu'entends-je ! vous rendriez Guillaume à mon
amour ?

*Guessler.*

Oui, mais sous une loi que je veux lui prescrire.
( *à Guillaume.* )
Si tu chéris le jour, fais ce que je vais dire :
Tu tires, m'a-t-on dit, adroitement de l'arc.
Par mon ordre ton fils est déjà dans le parc.

( *Il frappe dans sa main, à ce signal le rideau du fond se leve, & laisse voir le parc. Le fils de Guillaume attaché est assis sur un siege exhaussé & près d'un arbre. Il a une pomme sur la tête.* )

Le voilà.

*Mad. Tell, voyant son fils attaché.*

Justes cieux !

*Guessler.*

Sur sa tête est ta grace.

*Mad. Tell, croyant qu'on va égorger son fils, tombe évanouie, en disant :*

Quelle horreur ! ah ! mon sang dans mes veines
se glace.

*Guessler.*

Si tu chéris encor le jour, la liberté,
Montre-nous ton adresse & ta dextérité.
Tu vois bien cette pomme au-dessus de sa tête :

Prends cet arc, abas-la, ta grace est toute prête.

*G. Tell.*

Tu voudrois m'exposer à tuer mon enfant !
Quel crime a donc commis ce petit innocent ?
Qui, moi, tuer mon fils pour racheter ma vie ?
Hélas ! le seul penser de cette barbarie
Absorbe tous mes sens, me fait frémir d'horreur,
Aliene mon esprit, me déchire le cœur,
Répand dans tout mon corps le spasme des alarmes,
Brise mon ame, hélas ! & m'arrache des larmes.

*Guesſler.*

Ah, ah ! tu pleures, Tell ? ton cœur s'est amolli ;
Ce courage helvétique a donc enfin foibli.

*G. Tell.*

Tu te trompes, Guesſler ; je ne suis que sensible.
Qui verroit de sang-froid cette action horrible ?
La compagne & la sœur de l'affabilité,
L'idole des grands cœurs, la sensibilité,
Même aux rustiques yeux de l'agreste rudesse,
Ne passera jamais, j'en suis sûr, pour foiblesse.

*Guesſler, à part.*

Pour sa patrie il est rempli d'affection.
Excitons, s'il se peut, son émulation ;
Disons-lui de percer son fils d'un coup de fleche.
*( haut )*
Si tu n'es un poltron, prends cet arc & dépêche.

*G. Tell, après avoir lancé un regard d'indignation, dit aux soldats :*

Bourreaux, tranchez mes jours.

*Guesſler, vivement.*

Que deviendra ton fils ?
Vois ta femme aux abois.

*G. Tell.*

Juste ciel ! je frémis.
Dieu puissant ! soutenez mon ame anéantie ;
Protégez mon enfant, ma femme & ma patrie !

*Guesſler, avec la plus grande chaleur.*

Songe que, ſi tu dois ton ſang à ton pays,
Il a les mêmes droits ſur celui de ton fils.

*G. Tell, avec enthouſiaſme.*

Dieu, quel trait de lumiere a paſſé dans mon ame!
Par ta bouche le ciel & m'inſpire & m'enflâme.
Sa divine équité va diriger mon bras.
Donne cet arc; allons. . . Mais ne t'y trompe pas:
Tu ſais bien qu'envers moi tu t'es conduit en traître
Et que tel à mes yeux tu dois encor paraître.
Or, comme on ne doit pas aux traîtres ſe fier,
Je veux bien t'avertir & te certifier
Que je n'entreprendrai ce que tu me propoſes,
Qu'après que nous aurons diſpoſé toutes choſes,
De façon que, malgré ton penchant à trahir,
Tu ne le puiſſes point refaire à l'avenir.

*Guesſler, avec dédain.*

Quelles précautions eſt-ce que tu veux prendre?

*G. Tell.*

Je veux, auparavant que de rien entreprendre,
Qu'entre tes mains ta garde avec tous tes ſoldats
Jurent qu'à l'avenir ils n'attenteront pas
En aucune façon aux droits de ma perſonne,
Quelqu'ordre déſormais que ta bouche leur donne.
Dis, parle, acceptes-tu ma propoſition?

*Guesſler, après avoir réfléchi.*

Je veux bien l'accepter, mais ſous condition
Que, pliant ſeulement ſous un joug légitime,
Tu ne ſeras jamais coupable d'aucun crime.

*G. Tell.*

Vous entendez, ſoldats. Jurez entre ſes mains,
Que vous me laiſſerez maître de mes deſtins.
(*après une pauſe.*)
Reçois-tu le ſerment de tous ces ſatellites?

*Guesſler.*

(*aux ſoldats.*)
Oui. . . Vous pouvez jurer ſous les clauſes preſcrites.

*G. Tell.*

Eh bien donc, jurez-vous ?

*Tous les Soldats.* Oui.

*Guesler.*

Détachez ses fers.

Allon : par ton adresse étonne l'univers.

( *G. Tell lance la fleche* (1) *& abat la pomme.* )

*Guesler.*

Juste ciel ! qu'ai-je vu ! ma vengeance est perdue !
Mon ame après ce coup demeure confondue.
Qui l'auroit pu penser ?

*G. Tell.*

Quoi ! tu parois surpris ?
Je t'avois dit que Dieu conserveroit mon fils.

*Guesler, avec amertume.*

Ton bonheur est bien grand.

*G. Tell.*

Le tien l'est davantage.

*Guesler.*

Comment ?

*G. Tell.*

Oui.

*Guesler.*

Je ne puis comprendre ce langage.

*G. Tell, montrant son fils.*

Si j'eusse eu le malheur de répandre son sang,
( *Sortant une fleche ou poignard de dessous son*

[1] Description de la fleche, & maniere de s'en servir sans danger & avec succès. Elle doit être percée dans toute sa longueur, comme un tuyau de pipe ; on passe une ficelle dedans ; la ficelle doit être attachée, ou à l'arbre ou au poteau où est le fils de Guillaume ; la corde doit également traverser la pomme qu'on voit sur la tête de l'enfant. La corde, dont une extrémité est arrêtée au-dessus de la tête du fils de Guillaume, doit être arrêtée dans un autre endroit derriere un terme. Guillaume y passe, lance sa fleche, & on coupe la corde fixée près de l'enfant.

*pourpoint.* )
Soudain avec ce fer je t'eus percé le flanc.

*Guefsler, à part.*

De me ravir le jour il auroit eu l'audace !
( *haut.* )
Vous avez entendu, ſoldats, cette menace.
Par elle vous voilà relevés du ſerment ;
Vous devez obéir à mon commandement.
Allons, qu'il ſoit chargé d'une nouvelle chaîne,
Et que ſur l'autre rive à l'inſtant on l'entraîne.

*G. Tell.*

Pourquoi pas à la mort ?

*Guefsler.*

Je veux par les deſtins
De tes jours prolongés effrayer les mutins.
S'ils veulent réſiſter au frein de l'eſclavage,
Ta perſonne contre eux me ſervira d'otage.
Dépêchez-vous, ſoldats, ôtez-le de mes yeux.
Que ſon enfant le ſuive.

## SCENE VII.

*Mad. Tell, toujours évanouie. Guefsler.*

*Guefsler.*

Oui, des ſéditieux
Par-là je contiendrai la mutine arrogance,
Et je les ſoumettrai bientôt à ma puiſſance.
La peur de voir périr ce fier républicain,
Dans la ſoumiſſion contiendra tout mutin.
Après quoi par degrés, toute la république
Paſſera ſous le joug du pouvoir deſpotique....
Mais je m'arrête trop, & je ne penſe pas
Que de cet inſolent je dois ſuivre les pas ;
Il faut l'accompagner, la prudence l'ordonne ;
Je ne dois confier ſa conduite à perſonne.
Conduiſons-le nous-même à mon ſous-gouverneur ;

Et revenons, armé du glaive destructeur ;
De ces républicains courber la tête altiere ;
Les forcer fiérement à mordre la poussiere,
Ecraser sans pitié, sous la verge de fer,
Quiconque désormais osera me braver.

## SCENE VIII.

*Mad. Tell, seule, & revenant à elle.*

Où suis-je, ô ciel, où suis-je ! Ah ! pourquoi ma paupiere
Ne sauroit sans effort s'ouvrir à la lumiere ?
Je crois sentir en moi le frisson de la mort !...
Mais j'entrevois, hélas ! un plus funeste sort.
Mon époux, mon enfant étoient là tout-à-l'heure.
D'où vient qu'ils ont quitté tous deux cette demeure ?
Quel est donc leur destin ?... Sans doute il est affreux,
Ou Guesler les aura fait périr tous les deux....
Ah, monstre ! de sang-froid auras tu pu répandre
Le sang d'un innocent & si jeune & si tendre ?
Sa jeunesse n'a point excité ta pitié !
N'étoit-ce pas assez d'immoler ma moitié ?
Ciel ! peut-on sans remords égorger l'innocence !
Les tigres & les ours auroient plus de clémence.
Tes entrailles, cruel, n'ont pas frémi d'horreur ?
As-tu pu d'un enfant faire percer le cœur,
Sans sentir dans le tien quelque secret murmure ?..
Ah ! jamais les tyrans n'ont senti la nature....
(*en se levant.*)
Que ne puis-je, grand Dieu ! suivre dans ces momens
De ses impulsions les divers mouvemens !
Arracher de ton sein les entrailles fumantes !
Les jeter dans les champs aux bêtes dévorantes !
Et te faire éprouver, en mutilant ton cœur,

Ce que c'eſt qu'une épouſe, une femme en fureur!..
O ciel! laiſſeras-tu ces crimes ſans ſupplice?
Non; tu démentirois ta gloire & ta juſtice.
Manifeſte plutôt ta divine équité.
Fais qu'il veuille exercer quelqu'autre cruauté.
Confonds tous ſes projets, détruis ſa vigilance,
Répands un voile obſcur ſur ſon intelligence.
Pour venger en ce jour mon époux & mon fils,
Fais-le tomber aux mains de tous ſes ennemis.

(*Les éclairs qui avoient déjà paru au commencement du monologue, vont en redoublant, le tonnere gronde, & dans ce moment il éclate avec le plus grand fracas.*)

Tu m'exauces, grand Dieu! ton tonnerre l'annonce,
Et cet orage affreux m'explique ta réponſe.

(*Pluſieurs perſonnes crient derriere le théatre.*)

Vive, vive à jamais, vive Guillaume Tell!

## SCENE IX.

*Mad. Tell, un Suiſſe.*

*Mad. Tell.*

Qu'entends-je! il n'eſt pas mort?

*Le Suiſſe.*

Non, parguié! grace au ciel.
Je vais, ſi vous voulez, vous conter une hiſtoire
Que nos enfans auront bien de la peine à croire;
Que j'ai vue arriver & qui prouve, mordié,
Que Tell n'eſt pas un gars qui ſe mouche du pié.
Ah, qu'il a l'air luron, ſur-tout quand il ſe fâche!
On peut dire qu'il a du poil à la mouſtache.
Je vais, ſans perdre tems, vous raconter tout net
Ce que devant nous tous ce fier champion a fait.
Mons Gueſsler eſt, dit-on, amoureux de ſa femme;
Pour pouvoir librement ſatisfaire ſa flamme,

Il s'embarque avec Tell pour traverser le lac.
Voilà que tout d'un coup, *& ab hoc & ab hac*,
Comme les poliçons qui sortent de l'école,
Messieurs les grenadiers de monseigneur Eole,
Les Autans & Borée & monsieur Aquilon
Se sont donné le mot pour faire carillon.
Ils ont brassé le lac d'une telle maniere
Que Guesler effrayé serroit tant le derriere [2]
Que par haut ni par bas sa respiration
Ne pouvoit plus passer. Tell qui n'est pas poltron,
Aussi ferme qu'un roc planté sur le rivage,
Voyoit sans s'étonner tout ce remû-ménage.
Guessler s'est cru cent fois dans la barque à Caron.
Il tombe aux pieds de Tell, lui demande pardon.
« Mon ami, lui dit-il, c'en est fait de ma vie,
Si tu ne prends pitié de ma poltronnerie.
Oublions le passé, remets-moi sur le bord;
Par grace arrache-moi des griffes de la mort;
A mes pleurs, à ma peur ne sois point insensible. »
Et Tell qui jusqu'alors avoit paru paisible,
Lui lance un fier regard qui vous le fait trembler,
Et le met hors d'état de pouvoir plus parler.
Il lui fourra pourtant l'espérance dans l'ame;
Car, sans perdre de tems, il saisit une rame,
Et dans cinq ou six coups vous mene le bateau.

[2] Comme quelqu'un pourroit trouver ces expressions trop basses, trop triviales, &c.... sans chercher à les justifier, en disant que c'est un homme de la lie du peuple que je fais parler, je mettrai ici en note les vers que j'avois faits d'abord, & auxquels j'ai substitué ces deux & demi.

Ils ont brassé le lac d'une force terrible,
Ils ont fait à Guessler une frayeur horrible;
Il est aussi poltron qu'on le dit amoureux;
Mais Tell aussi hardi que Guessler est peureux,
Aussi ferme qu'un roc, &c....

Tout-à-fait ſur le bord du beau milieu de l'eau.
Gueſsler ſe préparoit à gagner le rivage ;
Mais auſſi-tôt mons Tell vous le jette à la nage.
Vous auriez ri de voir l'air qu'avoit ce poltron,
Quand pouſſé par Guillaume, il a fait le plongeon.
Il a fait, je vous jure, une fiere grimace.
Adieu ; je m'en vais voir encor ce qui ſe paſſe.

## SCENE X.

*Mad. Tell, ſeule.*

Dieu puiſſant ! ſi j'en crois ce récit trop flatteur,
Vous avez exaucé tous les vœux de mon cœur.
Mais pourquoi mon époux tarde-t-il à paroître ?
Cet homme ſe ſera moqué de moi peut-être :
Oui, ſans doute, & Guillaume a ſubi le trépas.

## SCENE XI.

*Mad. Tell, Guillaume tenant ſon fils par la main.*

*Guillaume, accourant.*
Non, chere épouſe, il vit ; il vole dans tes bras.
*Mad. Tell.*
Mon époux, mon enfant, mon fils, que je t'embraſſe!
Tous mes vœux ſont remplis, ô ciel ! je te rends grace.
*G. Tell.*
Nous ſommes hors du gouffre où nous étions plongés ;
L'Helvétie eſt ſauvée, & nous ſommes vengés.
*Mad. Tell.*
Tout-à-l'heure mon cœur a treſſailli de joie,
Quand j'ai ſu que des flots Gueſsler étoit la proie.
Un homme m'a conté que dans l'onde englouti,
Le tyran par tes ſoins dans l'abyme a péri.

*G. Tell.*

Par mes mains le barbare a terminé sa vie;
Il est vrai, mais dans l'onde il ne l'a point finie.

*Mad. Tell.*

Puis-je savoir comment, en revenant à moi,
Je n'ai plus en ces lieux revu mon fils ni toi?
Détaille-moi les faits de ta haute vaillance;
Tâche de n'en omettre aucune circonstance:
Raconte-moi, de grace, & comment & pourquoi
Le tyran s'est trouvé sur le lac avec toi.

*G. Tell.*

Dieu qui souvent est lent à frapper ses victimes,
Lassé de ses forfaits, l'a puni de ses crimes.
Lui-même il m'a voulu conduire au château fort,
Qu'on apperçoit d'ici placé sur l'autre bord.
Déjà les avirons fendoient l'onde tranquille,
Et fort rapidement m'éloignoient de la ville.
A mesure que nous abandonnions ces lieux,
Une joie inhumaine éclatoit dans les yeux
Du perfide Guessler, qui savouroit d'avance
Le plaisir d'exercer sa nouvelle vengeance.
Mais le ciel qui se rit des projets du méchant,
Qui de l'abyme fait retirer l'innocent,
A changé d'un clin-d'œil cette joie odieuse
En une crainte horrible, une terreur affreuse.
De sorte que l'espoir en fuyant l'a séduit,
Tel qu'un éclair qui brille; il aveugle & s'enfuit.
Le ciel a suscité, mais contre toute attente,
La plus noire tempête & la plus violente.
On eût dit à l'instant, que du globe exilés,
Les vents sur notre lac étoient tous rassemblés.
Leurs sifflemens affreux faisoient un bruit horrible;
Et c'étoit d'autant plus effrayant & terrible,
Que l'athmosphere en feu n'offroit plus à nos yeux
Que la jaune lueur d'un feu bitumineux,
Dont les sillons sembloient n'éclairer cet orage
Que pour mieux de la mort nous retracer l'image.

D'épouvante saisis, les pâles matelots
Abandonnent la barque à la merci des flots;
Qui mille & mille fois des plus profonds abymes
L'ont lancée au-dessus des vagues, dont les cimes
De nos monts très-souvent surpassoient la hauteur.
Le patron effrayé, cédant à tant d'horreur,
Quitte le gouvernail, à Guessler il s'adresse,
A conduire une barque il vante mon adresse,
Ajoute que je peux les sauver de la mort,
Qu'il le garantiroit, si Guessler fait l'effort
D'implorer mon secours. Juge, juge, ma femme,
Ce qui dans ce moment s'est passé dans son ame!
Qui pourroit l'exprimer! ce tyran odieux,
Pâle, défait, tremblant, la honte dans les yeux,
Ne pouvant ou n'osant parler, il balbutie,
Et détache mes fers pour racheter sa vie.
Je prends le gouvernail, je revire de bord,
Je vogue avec succès & rentre dans le port.
Avec mon fils soudain je saute sur la rive;
Et sans perdre de tems, d'une ardeur assez vive,
Je cours de mes deux bras embrasser le bateau;
Guessler en veut sortir, mais je le pousse à l'eau.
On l'a vu chanceler au moins une seconde;
Puis perdant l'équilibre, il s'engloutit dans l'onde,
Dont le calme subit ne semble faire voir
Que l'indignation qu'elle a de recevoir
Dans le sein consterné de ses profonds abymes
Le corps d'un scélérat nourri de tant de crimes.
Aussi ses flots blanchis, écumans de fureur,
L'ont vomi sur le sable avec beaucoup d'horreur.
Mais ce tyran, fier d'être échappé du naufrage,
Animé par l'ardeur d'une nouvelle rage,
Se leve hardiment, marche droit au château,
Appelle les soldats qui gardoient son chapeau.
Mais moi, qui l'attendois dessus une éminence,
Par un trait bien lancé j'acheve ma vengeance.
Son ame avec son sang s'envole dans les airs,

Jette un cri, tourbillonne, & s'engouffre aux enfers.

*Mad. Tell.*

Nous avons épuisé toute ta bienfaisance,
Ciel! Comment t'en marquer notre reconnoissance?

*G. Tell.*

C'est en continuant à l'aimer tendrement, . .
En élevant nos fils à vivre saintement,
En leur faisant sans cesse adorer sa puissance,
En versant dans leurs cœurs la douceur, la clémence,
En les rendant enfin généreux, indulgens,
Amis de la patrie & des honnêtes gens.



## RÉFLEXIONS DE L'AUTEUR.

QUELQUES Helvétiens m'ont reproché de n'avoir pas ſuivi aſſez exactement une hiſtoire trop connue pour pouvoir s'en écarter. Je réponds que les Corneille, les Racine & autres grands maîtres ſe ſont encore très-ſouvent plus que moi écartés des hiſtoires où ils puiſoient des ſujets.

J'ai conſervé le trait principal. Les caracteres de Guillaume & de Gueſsler ſont tels que l'hiſtoire & la tradition nous les ont tranſmis. J'ai obſervé les trois unités de lieu, de tems & d'action; Ariſtote, ce légiſlateur dramatique, n'en preſcrit pas davantage. Horace n'a-t-il pas dit :

*Pictoribus atque poetis*
*Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.*

Un autre auteur, dont les déciſions en fait de littérature n'ont pas moins de poids, a dit :

*Rhetori conceſſum eſt ſententiis uti falſis, audacibus, ſubdolis, captioſis, ſi modò veriſimiles ſunt, & poſſunt ad movendos hominum animos qualicumque aſtu irrepere.* Aul. Gell. *Noct. Att.* lib. I, cap. 6.

Si les prédicateurs, les faiſeurs de harangues, de panégyriques, &c. ont le droit de tout oſer, pourvu qu'ils ne s'écartent pas de la vraiſemblance, pourquoi la même choſe ſeroit-elle défendue à un auteur dramatique ?

Ma piece a été repréſentée dans pluſieurs villes de France; elle a produit l'effet que je deſirois. On a déteſté Gueſsler, on a accueilli Guillaume, & l'on a beaucoup applaudi au portrait des Hel-

vétiens. Néanmoins quelques beaux-esprits, tels que Figaro dépeint ceux de Madrid, m'ont taxé de présomption & m'ont accusé d'avoir voulu faire tomber le *Guillaume Tell* de M. Lemierre. Cette imputation étoit assaisonnée de ces sarcasmes plaisans, égayés par ce rire ou ricanement excité par le persifflage à la mode.

Je me suis contenté de rire pour toute réponse. Il faudroit en effet que je fusse dépourvu de tout sens commun, si je prétendois surpasser un auteur si estimé & si exercé dans la composition dramatique. Comme j'expose ma piece au grand jour, je pense qu'il est utile que je rende compte du motif qui m'a engagé à la composer; il servira de réponse à tous mes persiffleurs.

Je joue la comédie avec ma femme & mes enfans. Depuis près de trois ans j'ai fait plusieurs voyages dans la Suisse; on m'y a demandé une représentation de *Guillaume Tell* de M. Lemierre. Cette piece m'ayant paru trop difficile pour mes enfans, j'ai cherché à arranger sur le même sujet quelques scènes d'une exécution plus aisée. Voilà le seul motif qui m'a fait agir, & non, comme on me l'a dit à moi-même, l'envie de surpasser un auteur que je m'estimerois trop heureux de pouvoir atteindre.

Aujourd'hui je rends mon drame public, & je le fais pour donner un témoignage de ma reconnoissance à un peuple qui m'a prodigué ses bontés, & qui par la pureté de ses mœurs a gagné toute mon estime. Heureux si, par cette foible esquisse, je pouvois avoir quelque part à la sienne!